

être rapproché de celui provenant de Shotorak. Le trône surmonté d'un dais est exactement le même; les lions supportent d'élégants piliers à chapiteaux, surmontés de colonnettes; et nous restituons sans peine sur les cassures du schiste de Shotorak les deux divinités qui se retiennent aux colonnes de celui de Taxila; réciproquement, en voyant les colliers de notre Bodhisattva, nous retrouvons, malgré l'usure de la pierre, les traces des mêmes bijoux sur la poitrine de celui du Dharmarajika. Ces bijoux, le vase à eau et la coiffure indiquent bien qu'il ne peut s'agir que d'un Bodhisattva, et non d'un Buddha. Seule l'usure du schiste a pu prêter à confusion. Ces trois bas-reliefs sont certainement des répliques de la même scène, et nous montrent les dieux en train d'« instiguer » le Bodhisattva à quitter le palais de son père.

(P. — Haut. 50; larg. 48 cm.)

Le N° 163 (PL. XIV. 48) est un socle de statue, sculpté en bas-relief. Au centre, un Bodhisattva est assis à l'europpéenne, les jambes croisées à hauteur des chevilles, et faisant le geste de l'enseignement. Il se trouve dans une niche surmontée d'un fronton coupé, et de chaque côté de sa tête apparaissent à mi-corps deux petits personnages, dont l'un tient un chasse-mouches, et l'autre un objet difficile à identifier. Plus loin, deux personnages aux vêtements princiers se tiennent assis de part et d'autre, légèrement tournés vers le Bodhisattva central, et semblent prêter l'oreille à ses discours ou s'entretenir avec lui. Assis tous deux à l'europpéenne, celui de gauche, le coude appuyé au genou et la main soutenant la tête, est dans cette position de méditation chère aux Bodhisattvas, et qui jusqu'à nos jours a caractérisé l'attitude du penseur; entre les doigts de sa main droite pend un *kamaṇḍalu*; l'autre plus désinvolte, un sourire flottant sur ses lèvres, les mains jointes autour d'un genou, se tient dans la pose du « délassement royal ». La comparaison s'impose entre cette conférence à trois Bodhisattvas et les scènes semblables réalisées un peu plus tard en Chine, où cette façon de croiser les jambes à hauteur des chevilles, est devenue « la marque caractéristique de Maitreya » (FOUCHER, *Art gréco-boud.*, T. II, p. 234).

« Il suffit de confronter ce bas-relief (N° 163) avec une œuvre chinoise d'époque Wei (PL. XIV. 49) (environ VI^e s. ap. J.-C.) pour réaliser à quel point l'art bouddhique de la Chine des Wei s'est inspiré du répertoire de la sculpture gréco-bouddhique » (J. HACKIN, *Les Travaux de la Délégation...* Extrait de la *Revue des Arts asiatiques*, T. XII, Fasc. I, p. 8). Sous les rempants du fronton coupé, de part et d'autre de la tête du Bodhisattva, nous retrouvons, dans l'œuvre chinoise comme dans celles du Kāpiśa, les deux divinités représentées à mi-corps.

A droite et à gauche, des porteuses d'offrandes se montrent au balcon du premier étage. A chaque extrémité, jouant le rôle de cariatides, pour encadrer la composition, deux *dvārapālas* semblent monter la garde. L'un et l'autre, pieds nus, et portant la *dhoṭī* (partie du vêtement indien constituée par une pièce d'étoffe se drapant autour des jambes) semblent bien des guerriers originaires des Indes; les bracelets, colliers et boucles d'oreilles, viennent affirmer cette origine; mais leur armement se ressent d'influences étrangères: la cotte formée de plaques ou d'écaillés métalliques, que porte celui de gauche qui tient une lance, est semblable à celle qu'a revêtue Māra sur le fragment de bas-relief N° 543 du Musée de Lahore